

LE TEMPS DU TRAVAILLEUR

DANS LA PENSÉE DES PREMIERS SOCIALISTES

Pierre-Henri Lagedamon*

* lauréat du prix de la Fondation Jean-Jaurès 2014 pour son mémoire de master 2 mention histoire. Il est étudiant en philosophie à l'université Paris IV Sorbonne.

Depuis un peu plus d'une dizaine d'années, les penseurs appartenant à la nébuleuse du socialisme utopique connaissent un regain d'intérêt, et pas seulement de la part des chercheurs. En effet, alors que ces auteurs ont longtemps été minorés, voire dévalorisés face à l'œuvre théorique de Karl Marx, leur pensée semble trouver aujourd'hui un certain écho dans de multiples expérimentations sociales que notre contexte de crise appelle. Ainsi, le domaine de l'économie sociale et solidaire semble comme un prolongement contemporain des diverses expériences menées en leur temps par ces premiers socialistes. L'associationnisme de Charles Fourier, le mutualisme de Pierre-Joseph Proudhon ou encore l'humanitarisme de Pierre Leroux apparaissent comme autant de pistes à approfondir pour envisager ici et maintenant une rupture avec un capitalisme brutal et incontrôlable. Ce regain d'intérêt pour le socialisme utopique n'est donc pas gratuit. De la même façon que l'œuvre de Fourier avait été convoquée au moment de la révolution sexuelle accompagnant Mai 68, ces auteurs semblent aujourd'hui revisités dans l'espoir qu'ils puissent apporter des réponses aux enjeux de la crise que traverse notre société.

Les socialistes utopiques ont développé leur pensée alors qu'affleuraient déjà les premières conséquences de l'industrialisation de sociétés encore largement dominées par le secteur primaire. Parmi les profonds bouleversements provoqués par ce tournant industriel, la mutation de la conception du temps et de son organisation sociale apparaît comme fondamentale du fait de son impact sur l'existence même des individus. Les travaux de Jacques Le Goff sur le Moyen Âge ont déjà bien montré l'importance de l'évolution des structures sociales et des cadres mentaux dans la façon dont une société se représente le temps¹. Si le xiv^e siècle est marqué par la transition du temps de l'Église au temps des marchands, le début du xix^e siècle se caractérise par le passage à un temps industriel, celui du chronomètre et des rythmes usiniers. Comment les premiers socialistes ont-ils appréhendé ce changement de régime temporel ? Quelle organisation sociale du temps ont-ils envisagée dans leurs projets de société idéale ?

1. Jacques Le Goff, « Au Moyen Âge : temps de l'Église et temps du marchand », in *Annales ESC*, mai-juin 1960, pp. 417-433.

Les premiers socialistes face au « temps industriel »

L'éclosion du socialisme se situe donc dans un contexte de réaménagement des rythmes sociaux provoqué par la révolution industrielle. L'évolution des rapports entre temps, travail et capitalisme industriel a donné lieu à de nombreuses analyses sur lesquelles il est nécessaire de revenir pour mieux cerner ce basculement vers une nouvelle perception du temps². Les études sur le temps de travail caractérisent la révolution industrielle comme un tournant historique. Michel Lallement parle ainsi d'un « tournant industriel » pour mettre en évidence la rupture dans la perception du temps de travail, liée à l'émergence des sociétés industrielles³. De la même façon, Jacques Rigaudiat, dans son ouvrage *Réduire le temps de travail*, considère que ce n'est qu'à partir de la révolution industrielle que la durée du travail devient véritablement un enjeu social, signe de l'évolution des mentalités à cet égard⁴.

Parmi les études menées sur le rapport entre la conception du temps et l'avènement du capitalisme industriel, l'ouvrage d'Edward P. Thompson intitulé *Temps, Discipline du travail et Capitalisme industriel* publié en 1979 fait référence, malgré les critiques qu'il a pu susciter⁵. L'historien britannique y met en évidence le lien entre, d'une part, la fabrication ainsi que la diffusion d'instruments de mesure du temps tels que l'horloge et la montre et, d'autre part, la mise en place d'une véritable discipline de travail qui normalise le temps des travailleurs, jusqu'alors très irrégulier. L'ambition de l'auteur est de « savoir dans quelle mesure et comment cette modification de la perception du temps a pu affecter la discipline du travail, et jusqu'à quel point elle a influencé la façon dont les travailleurs envisageaient le temps⁶ ». La montée du salariat constitue un facteur majeur d'évolution concernant la perception du temps dans le monde du travail. Impliquant une rémunération proportionnelle au temps de travail, le salariat accorde une valeur marchande au temps : ce n'est plus la tâche qui compte, mais le temps que l'ouvrier met à l'accomplir. Le temps devient un étalon monétaire, une « monnaie d'échange⁷ ».

Parmi les conséquences néfastes de la révolution industrielle, les observateurs sociaux de l'époque ont surtout été frappés par la dégradation spectaculaire des conditions de travail – et plus largement d'existence – des travailleurs de l'industrie. Le changement dans le temps de travail s'opère au détriment d'une partie croissante de la population, les ouvriers et leur famille, premières victimes de la paupérisation accompagnant le développement du capitalisme industriel. L'essor de l'industrie est notamment permis par une consommation maximale du temps de ses travailleurs pour une rémunération minimale,

2. Jean Leduc, *Les Historiens et le Temps*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 153.

3. Michel Lallement, *Temps, Travail et Modes de vie*, Paris, PUF, 2003, p. 20.

4. Jacques Rigaudiat, *Réduire le temps de travail*, Paris, Syros, 1996, p. 18.

5. Edward P. Thompson, *Temps, Discipline du travail et Capitalisme industriel*, Paris, La Fabrique, 2004.

6. *Ibid.*, p. 33.

7. *Ibid.*, p. 38-39.

ce qui entraîne nécessairement une dégradation de leur existence aux plans matériel et moral. L'augmentation du temps de travail provoque en retour une diminution du temps d'existence de l'ouvrier : l'embauche précoce des enfants conjuguée à la prolongation de la durée journalière de travail participe à la diminution de l'espérance de vie dans ces milieux.

Les penseurs socialistes, considérés par Émile Durkheim comme « les hommes qui sentent le plus vivement notre malaise collectif », ont donc été plus ou moins directement confrontés à cette régression sociale qui contredit les promesses d'un progrès infailliblement eudémonique⁸. Les doctrines socialistes se développent et se répandent parallèlement à la révolution industrielle, précoce dans certains pays comme la Grande-Bretagne et la France, plus tardive en Allemagne ou en Russie. Les structures objectives et les cadres mentaux de ces différentes sociétés européennes influencent d'ailleurs l'évolution de ce nouveau courant d'idées⁹. Ce premier socialisme, caractérisé parfois comme « prémarxiste » ou « romantique », se distingue par sa grande diversité et son éclatement. On retrouve tout de même une certaine unité, au moins de forme, dans ce pullulement de doctrines et d'écoles. Dans la continuité du genre utopique inventé par Thomas More, ces premiers socialistes fondent tous leurs théories sociales sur une critique radicale des dysfonctionnements sociaux qu'ils constatent. Ils cherchent alors à dépasser ces contradictions en proposant des modèles de société où le cours des « aventures collectives et des destins individuels » serait profondément remis en question. Ils souhaitent littéralement « réinventer la vie » et n'hésitent pas à expérimenter leurs théories dans le cadre de communautés modèles.

Dans cette profusion de doctrines, quelques personnalités se distinguent par leur personnalité, la profondeur de leur œuvre et la postérité qu'ils ont suscitée. Robert Owen (1771-1858), figure de proue du socialisme anglais, Charles Fourier (1772-1837), promoteur d'une théorie des passions, Étienne Cabet (1788-1856), auteur du célèbre *Voyage en Icarie*, ou encore Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865), penseur iconoclaste ayant voué toute sa vie à la transformation radicale de la condition ouvrière¹⁰, font partie des figures les plus significatives de ce socialisme prémarxiste. Ayant souvent entraîné à leur suite nombre de disciples, ils n'ont pas manqué de s'interroger sur le nouveau régime temporel qui se mettait en place sous leurs yeux. Leur œuvre et les expériences qu'ils ont tenté de mettre en œuvre témoignent de cet intérêt porté à la question de l'organisation sociale du temps.

L'ambition de réinventer la vie

L'œuvre de ces penseurs socialistes peut être relue à travers cette question du temps de l'individu. Dépassant la question du temps de travail, même si celle-ci est centrale pour la condition des classes laborieuses, ils abordent de nombreux sujets qui permettent

8. Émile Durkheim, « Sur la définition du socialisme », *Revue philosophique*, XXXVI, 1893.

9. Jacques Droz (dir.), *Histoire générale du socialisme, t. I : Des origines à 1875*, Paris, PUF, 1972, pp. 12-16.

10. Pierre Hauptmann, *Proudhon*, Paris, Beauchesne, 1982, p. 47

de reconstituer leur conception du déroulement de l'existence d'un individu libéré des contraintes que la société industrielle lui impose. Le temps long de la vie, rythmé par les différents âges de la vie, n'est donc pas absent des réflexions de ces penseurs qui entendent modifier concrètement l'existence des individus. Leur volonté de transformation de la société se fonde en premier lieu sur l'idée qu'il faut placer l'existence concrète des individus, tant au niveau matériel que moral, au centre des préoccupations sociales.

L'enfance représente un sujet central tout au long du XIX^e siècle. Il s'agit en effet d'« une époque charnière dans l'évolution des attitudes à son égard et de son statut¹¹ ». Les réflexions des premiers socialistes sur ce premier âge de la vie s'inscrivent dans un contexte de promotion de l'enfance, initiée notamment par la philosophie des Lumières, et plus particulièrement par Jean-Jacques Rousseau qui, avec son *Émile*¹², a joué un rôle essentiel dans l'évolution de la perception de l'enfant. La jeunesse, qui représente le futur de la société, devient progressivement un objet d'étude privilégié, mais également un enjeu idéologique majeur opposant notamment les initiatives de l'Église et celles de l'État. Sensibles aux effets néfastes de la révolution industrielle, les socialistes s'insurgent contre l'exploitation des enfants dans l'industrie ou les mines. Cela ne les conduit pas pour autant à exclure toute possibilité de travail enfantin. Fourier et Proudhon, considérant le travail comme un facteur d'émancipation et d'épanouissement, accordent une place centrale au travail dans l'enfance de l'individu. Le travail s'inscrit alors dans une réflexion plus générale sur l'éducation qui, comme l'a bien montré Maurice Dommanget, se trouve souvent à la base même des systèmes de ces penseurs¹³. Il existe néanmoins des divergences : pour Owen et Cabet, l'éducation doit permettre d'adapter l'individu à la communauté, tandis que, pour Fourier et Proudhon, elle vise davantage à permettre à l'enfant de découvrir sa nature profonde, individuelle. En insistant sur la spécificité de l'enfance, ces auteurs ont donc contribué à délimiter de façon plus précise ce premier âge de la vie.

À cette spécificité de l'enfance répond une certaine spécificité de l'âge adulte qui, selon Claudine Attias-Donfut, est un processus orienté vers une fin, la maturité¹⁴. La prégnance des seuils de la vie déterminés à la fois par l'Église – avec des sacrements comme le mariage ou l'extrême-onction – et par l'État – avec le service militaire ou la majorité légale – conditionne les réflexions des socialistes sur ce deuxième âge de la vie. L'entrée dans la vie active et la fondation d'un foyer familial autonome représentent les deux étapes majeures d'accès à l'âge adulte. Si la place accordée au travail dans l'enfance par Fourier et Proudhon relativise le seuil de l'entrée dans la vie active, Owen et surtout Cabet font de ce moment une étape importante. Cabet prévoit par exemple l'organisation de cérémonies pour célébrer la « naissance ouvrière » des individus d'une classe d'âge¹⁵. L'étape du mariage divise

11. Nathalie Brémand, *Les Socialismes et l'Enfance – Expérimentation et Utopie (1830-1870)*, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 9.

12. Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, paru en 1762.

13. Maurice Dommanget, *Les Grands Socialistes et l'Éducation*, Paris, Armand Colin, 1970.

14. Claudine Attias-Donfut, *Génération et Âges de la vie*, Paris, PUF, 1991, p. 97.

15. Étienne Cabet, *Voyage en Icarie*, Paris, Éditions Dalloz, 2006 (1^{re} éd. 1840), p. 251.

également ces auteurs, le conservatisme social de Proudhon et de Cabet s'opposant ici aux diatribes d'Owen et de Fourier sur le mariage et la famille traditionnelle. Outre cette question du passage à l'âge adulte, ces penseurs s'intéressent à l'amélioration des conditions d'existence des travailleurs, dans le but notamment d'accroître leur espérance de vie alors très réduite. L'hygiène et la santé occupent dans cette perspective une place importante dans les projets de société de ces socialistes. Il s'agit de rendre possible la vieillesse d'une part en améliorant les conditions d'existence, et d'autre part en organisant la prise en charge par la communauté de ses « anciens ». La mort, enfin, est également appréhendée par ces auteurs : si Owen et Cabet ont une conception pragmatique et matérialiste de la mort, Proudhon et surtout Fourier accordent de longs développements à la question de l'immortalité de l'âme.

Chacun de ces auteurs esquisse donc dans son œuvre une conception globale du déroulement de la vie d'un individu, de sa naissance à sa mort. Ils appréhendent le temps long de l'existence au sein duquel les différents temps sociaux prennent chacun une place particulière. Leur volonté de transformation de la société se fonde sur l'idée qu'il faut placer l'existence concrète des individus au centre des préoccupations sociales.

Libérer le travail et rendre productif le temps libre

Outre leur réflexion sur les grandes étapes de l'existence d'un individu, ces penseurs socialistes visent surtout une transformation radicale de l'expérience quotidienne du temps. Il s'agit pour eux de redéfinir l'articulation des temps sociaux, en particulier au sein de la journée. Il faut souligner qu'au XIX^e siècle, le cadre de réflexion sur l'organisation du temps de travail est la journée du fait de la structuration encore lâche du marché du travail. La montée du salariat entraîne l'apparition de la semaine comme mesure du temps de travail à partir de la fin du siècle, mesure qui devient ensuite la référence durant l'entre-deux-guerres.

L'appréhension par ces quatre auteurs du temps de travail s'articule à partir de leur positionnement face à la société industrielle. Le travail industriel entraîne progressivement une déconnexion du temps de travail par rapport aux rythmes de la nature. Les premiers socialistes oscillent alors entre le rejet des conséquences néfastes de l'industrie et la foi dans les potentialités de cette modernisation de l'économie. Ils préconisent un équilibre entre les travaux agricoles et les travaux industriels. Fourier se distingue par sa prédilection pour les activités plaçant l'homme en contact direct avec la nature. D'après René Schérer, cette reconnexion de l'individu avec son environnement préfigure l'écologie moderne¹⁶. Ces auteurs se différencient néanmoins sur la question de l'importance qualitative du temps de travail. Deux tendances principales se dégagent. La première, représentée par Owen et Cabet, ne considère le travail que comme une nécessité contraignant l'homme à

16. René Schérer (éd.), *L'Écosophie de Charles Fourier : deux textes inédits*, Paris, Anthropos, 2001.

allouer une partie de son temps à la satisfaction de ses besoins primordiaux. La seconde, incarnée par Fourier et Proudhon, estime que le travail peut, dans certaines conditions, contribuer à l'épanouissement de l'individu. Proudhon reste cependant moins optimiste que Fourier, persuadé que le travail peut se transformer en pur plaisir par sa mise en accord avec les passions de l'individu. Cette dissension préfigure les hésitations du socialisme en matière d'organisation du travail : la priorité est-elle de réduire le temps de travail ou de transformer ce dernier ?

Certains auteurs poussent la précision de la description de leur société idéale jusqu'à donner l'emploi du temps des individus vivant au sein de ces communautés. Par exemple, la société icarienne décrite par Cabet se caractérise par la régularité du déroulement de ses journées. Chaque citoyen, en dehors de la spécificité de son travail, vit quasiment la même journée que son voisin. Cabet assume cette uniformité sociale, constitutive de son projet communiste, même si celle-ci implique l'intégration par chacun d'une certaine discipline du temps inculquée dès le plus jeune âge. Au contraire, l'organisation sociale du temps dans les phalanstères de Fourier est beaucoup plus libre, notamment du fait du maintien d'un certain nombre d'inégalités et de distinctions sociales. Dans sa *Théorie de l'unité universelle*, on constate ainsi que la journée d'un harmonien fortuné est plus variée et attrayante que celle d'un harmonien pauvre¹⁷.

Les projets de refondation sociale de ces socialistes utopiques préfigurent également l'avènement de la société du temps libre et des loisirs. En effet, leur volonté partagée de rendre le temps de travail le moins contraignant possible aboutit à l'accroissement du temps libre de l'individu. Cet accroissement n'empêche toutefois pas la persistance de temps contraints au sein de ce temps de non-travail. Le temps dédié au repos, aux transports, à la formation professionnelle ne peut être considéré comme libre dans la mesure où il a un rapport direct avec le temps de travail. Le temps consacré au soin des enfants et aux tâches ménagères pose la question de la division sexuelle du travail, et donc celle du temps féminin. D'autre part, à travers leurs analyses du temps de travail se dégage dans la pensée de ces auteurs une certaine conception du temps de loisir. Ils sont ainsi confrontés au défi de l'invention des usages du temps libre dans le cadre de leur projet de société. Leur définition des loisirs se construit en premier lieu à partir de la critique de l'usage du temps libre dans la société de leur époque. Ils considèrent ainsi que le temps de loisir doit être un « temps plein », orienté vers le développement complet de l'individu.

Les premiers socialistes ont donc développé leur pensée alors que les sociétés en cours d'industrialisation voyaient se transformer leur régime temporel. Si la conception d'un temps virgilien, celui des cycles naturels, est longtemps demeurée prédominante, le temps de l'industrie, des machines et des cadences infernales tend à bouleverser cette perception traditionnelle. Les premiers socialistes, observateurs attentifs de ces mutations, ont bien saisi l'enjeu représenté par le temps, et surtout par sa maîtrise, notamment dans la sphère

17. Charles Fourier, *Théorie de l'unité universelle*, Paris, Les Presses du réel, 2001 (1^{re} éd. 1822).

du monde du travail. Le spectacle des enfants ouvriers, de l'asservissement des travailleurs aux machines, de leur avilissement physique et moral du fait de leurs conditions d'existence a conduit ces penseurs à imaginer d'autres modèles d'organisation sociale. Il est possible de reconstituer dans l'œuvre de ces réformateurs sociaux leur façon d'envisager l'existence concrète d'un individu au sein de leur société idéale. Par la redéfinition de l'articulation des différents temps sociaux, ces penseurs visent l'émancipation de l'être humain dont le temps est, comme l'affirmait déjà Sénèque, le bien le plus précieux.

Les réflexions de cette première génération de socialistes sur les temps sociaux ne sont pas demeurées sans postérité. Leurs disciples ont tenté de prolonger leurs théories, et surtout de les mettre en application dans le cadre de communautés expérimentales. Les travaux de ces premiers penseurs ont inspiré Marx – qui a notamment consacré un chapitre entier du *Capital* à la question de la journée de travail – dont l'influence devint croissante parmi les socialistes. Paul Lafargue, son gendre, fit quant à lui paraître en 1880 un pamphlet au titre provocateur, *Le Droit à la paresse*. Une deuxième génération de socialistes utopistes imagine des projets de sociétés futures d'essence collectiviste. Citons Lucien Deslinières, Ernest Tarbouriech ou encore Henri Brissac¹⁸. Le développement des moyens de production laissant entrevoir la possibilité d'une société d'abondance, les collectivistes font de la réduction du temps de travail un aspect essentiel de leurs projets de société. Ainsi, progressivement, la « conquête du temps libre », pour reprendre l'expression de Marion Fontaine, devient un élément central de la culture politique socialiste, dont la loi des huit heures de 1919, puis celle des congés payés en 1936 sont des aboutissements¹⁹.

18. Henri Brissac, *La Société collectiviste* (1891); Lucien Deslinières, *L'Application du système collectiviste* (1899); Ernest Tarbouriech, *La Cité future : essai d'une utopie scientifique* (1902).

19. Marion Fontaine, « Travail et loisirs », in Jean-Jacques Becker, Gilles Candar (dir.), *Histoire des gauches en France*, t. 2, Paris, La Découverte, 2004, pp. 703-722.